

Title	Histoires françaises de Nagai Kafû «Des feuilles mortes des marronniers» (2)
Sub Title	永井荷風「椽の落葉」(2) (『ふらんす物語』) (フランス語訳) Histoires françaises de Nagai Kafû «Des feuilles mortes des marronniers» (2) (traduction)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2022
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.75 (2022. 10) ,p.165- 175
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20221031-0165

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Des feuilles mortes des marronniers » (2)

YAMAMOTO Takeo

Histoires françaises de Kafû (1879–1959) contient un recueil à part : « Des feuilles mortes des marronniers » comprenant une préface et huit textes concernant la vie parisienne et lyonnaise : ils ont l’air de poèmes en prose²⁾. Kafû les écrit-il tout en rendant hommage à Baudelaire qu’il cite parfois dans ses ouvrages et qui est bien sûr l’auteur du *Spleen de Paris* : *petits poèmes en prose* ? Dans le numéro précédent de cette revue, on a vu « Préface » et « Visites de cimetières ».

Ici, on lira « Café », « Après-midi », « *La Femme nue* » et « Amoureux ». Le premier traite d’un café, au bord de la Saône, dans la banlieue de Lyon : c’est une description simple mais pittoresque de ce café, de ses clients et de ses environs. Le second concerne la débauche dans laquelle se jettent un Japonais et une Française. Dans le troisième, le héros-narrateur va au Théâtre de la Renaissance pour voir *La Femme nue*, une pièce d’Henry Bataille. Le quatrième parle d’un jeune couple qui danse dans un café parisien.

1) L’auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 276–288.

2) Voir Kabuto Hirokuni, *Kafû no Rïyon* : *Furansu-monogatari wo aruku* [*Lyon de Kafû : une promenade selon Histoires françaises*], Hakusuisha, 2005, p. 192, 196 : Kabuto considère un des huit textes comme un poème en prose.

Dans « *La Femme nue* » et « Amoureux », le héros-narrateur s'intéresse aux amoureux qu'il a vus par hasard. Le premier couple, dont la femme pleure, excite son imagination, le second, heureux et beau, le fascine. Enfin, le héros-narrateur regarde chaque couple avec admiration, ce qui révélerait l'aspiration de Kafû vers la vie parisienne où on attache de l'importance à l'amour.

Des feuilles mortes des marronniers

Café

Au bord de la Saône, dans la banlieue de la ville de Lyon.

À trois heures passées de l'après-midi, fin mars.

Le soleil est faible, des nuages de pluie, le vent froid.

La chaîne de digues de pierres grises s'étend longuement, et deux grands platanes, désolés d'hiver, se dressent près d'un pont suspendu de fer. De nombreuses tables et chaises en fer blanc sont abandonnées sous ces arbres. Deux artistes, portant leur boîte de couleurs à l'épaule, y boivent du vin blanc en regardant le paysage, sans se parler.

De l'autre côté de la rue, il existe des maisons ; leurs tuiles sont rouges, leurs murs blancs, leur porte bleue. Voilà un restaurant, dont le garde-corps, du balcon couvert de treille de glycine, porte une enseigne : friture de poissons de rivière, et dont une petite fenêtre sort son drapeau, mais il n'y aurait même personne : l'intérieur de l'entrée est sombre.

Au milieu du cours flotte une île couronnée d'arbres morts. On aperçoit, à travers des branches mortes et des troncs, le site de l'autre côté, ses maisons et des voitures dans ses rues.

Derrière cela, il y a des hauteurs tout autour, où les vignes noires sont laissées en friche. Avec le cours, le ciel est large, la ville de Lyon s'étend jusque très loin, des nuages se promènent vite au-dessus des cheminées d'usines, dressées.

Près du pont, il y a un sentier qui descend la digue pour mener au cours. Dans l'eau poussent de grands saules pleureurs dont les longues tiges traînent sur le chemin. Ces tiges sont fines et touffues, elles se forment en maille, à travers laquelle on aperçoit et peut très tranquillement lire les lettres « Ba-

teaux à louer » sur une cabane à laquelle quatre ou cinq barques sont reliées.

Le cours est plat comme un miroir, toutes les images qui se reflètent sur sa surface sont claires et immobiles, elles ne sont troublées que par des insectes aquatiques qui volent parfois comme de la poussière.

Un train est passé au bas de la colline.

Aussitôt, voilà qu'un jeune couple élégant vient sur le pont suspendu de pierre. Ce sont leurs chaussures minces qui sont surtout belles. Même sur cette rive, on les entend parler, ceux qui s'appuient, au milieu du pont, sur le parapet et qui cherchent à choisir une des barques en les désignant du doigt.

Un des peintres tape sur la table pour commander une seconde coupe.

On sent des aliments cuits depuis le restaurant dont sort une jeune fille de 14 ou 15 ans.

On entend aboyer un chien.

Après-midi

La chambre est sombre.

La flamme dans la cheminée, qui est rose, se reflète sur le parquet frotté comme un miroir. Une faible lumière sombre flotte depuis l'interstice des rideaux.

À l'aube ? ou au crépuscule ?

Paulette dort, la tête sur mon bras nu. Ses cheveux noirs, odoriférants, dépeignés comme des nuages nocturnes, tombent sur mon épaule. Sa grosse poitrine, comme un fruit bien mûr sur ma joue. La couette en plume d'oie a à moitié glissé sur le parquet. Nous sommes tout nus. On a, trop chaudement, cuit notre rêve à la vapeur.

On entend, par la fenêtre, la chanson d'un mendiant et la mélodie d'un violon. Ainsi, je devine qu'il ne neige pas, ce jour hivernal de février.

Après être sorti d'un bal, près de l'aube d'hier soir, on n'a pas mangé même un morceau de pain jusqu'à l'après-midi. J'ai vraiment faim. Or je ne

peux quitter le lit. Le rêve est tellement agréable. Le cœur si langoureux et doux.

J'ai baisé les yeux fermés de Paulette. Un frémissement de ses cils, que touchent mes lèvres, fait palpiter tout mon corps. J'ai mordu des doigts de la femme douce aux cheveux noirs embaumés.

Vienne vite la nuit. Vienne vite la nuit dont les lumières sont jolies. Je ne suis pas partisan du socialisme. Il est amusant que, dans la nuit très froide, on s'enivre de bon vin, tirant une belle femme contre soi, pour marcher, ayant le cœur en fête.

Ah, on entend sonner l'angélus. Voilà qu'arrive le soir.

Lève-toi. Réveille-toi, Paulette.

Quel chapeau devrais-tu choisir pour ce soir ? Ta coiffure avec des plumes d'autruche est trop pompeuse. Ta charlotte de velours de soie, doublée de dentelle blanche, c'est bien. Pourtant, je te prie de ne pas changer la robe décolletée montrant ta poitrine, que tu as portée hier soir. Je veux voir ta peau colorée, lors de ta troisième coupe.

Lève-toi, Paulette.

L'angélus sonne continuellement, on entend rouler des voitures sur le boulevard.

Allez, je t'embrasse encore une fois avant que tu te lèves.

La Femme nue

« Encore t'enchantent ces beaux débits et gestes emphatiques de Coquelin. Mais parlons du nouvel art de Guitry si l'on veut goûter la vraie vie, vivante, sur la scène », m'a dit quelqu'un, ce qui m'a incité à aller au Théâtre de la Renaissance pour voir *La Femme nue*, pièce qui avait du succès cette année-là. C'est Bataille, dramaturge et poète, qui l'a écrite et c'est Guitry, un grand acteur à la nouvelle époque, qui y joue.

Au-delà de la Porte Saint-Denis, celle de pierre noire qui se dresse au

milieu du boulevard fréquenté, le théâtre, vers lequel je me dirige, porte son nom illuminé sur son toit haut. Moi, qui me suis procuré un billet dont le prix est le plus bas, je monte l'escalier de pierre, dont les marches sont innombrables, de trois ou quatre étages. Respirant mal, j'ai enfin trouvé ma place dans un banc de bois, très dure, à l'amphithéâtre. Tout en regardant en bas, les bijoux brillants de belles femmes en tenue de soirée dans une loge saillante, les épaules toutes blanches de grandes dames tournant le dos, entre les habits noirs, se suivent comme des sculptures, dans leur fauteuil d'orchestre, recouvert de velours. Sur le banc à l'amphithéâtre, où je m'installe, ayant mal au dos, sont de nombreux étudiants pauvres du Quartier latin et beaucoup d'élèves de peintres, ayant des cheveux longs, car la pièce *La Femme nue*, dont l'héroïne est un modèle, représente la vie d'un artiste.

En attendant le lever du rideau, j'achète l'analyse à un vendeur qui circule dans la salle pour la lire. Le peintre Bernier, dont la femme est Louise modèle, passe de nombreuses années dans une vie pauvre, mais dès qu'un de ses tableaux, représentant sa femme nue, reçoit le prix à une exposition pour être conservé dans le musée du Luxembourg, sa renommée retentit aux quatre coins du monde, le peintre, couronné de succès, jouit de la popularité comme la fine fleur de la société, enfin il a une liaison avec la duchesse une telle. Sa femme Louise, modèle, ayant partagé les peines avec lui, sait maintenant qu'elle, d'une naissance pauvre, n'arrive plus à le retenir pour essayer de se tuer avec un pistolet, mais elle ne peut pas et est, au contraire, sauvée par un vieil ami. C'est un peintre inconnu qui l'aime intérieurement déjà avant son mariage avec Bernier.

L'art de Guitry, grand acteur, jouant le peintre Bernier, couronné de succès, est vraiment nouveau, comme on le dit. Il n'y a plus de modulation artificielle de débit ni changement de geste, c'est un spectacle tel qu'on le voit dans la vie quotidienne, et même dans cette planitude, il présente le comble d'un changement subit d'expression. La comédienne Bady joue Louise hé-

roïne, son interprétation d'une saisissante vérité, en face de Guitry, fait pleurer le public sans s'en apercevoir. C'est surtout dans le troisième acte. Dans le salon de soirée où le peintre couronné de succès rassemble des gens pour fêter la fin des travaux, elle devine le fond du cœur de son mari qui n'est pas digne de confiance, pour tomber une fois évanouie, puis elle se réveille, parle, d'une façon volubile et affectueuse, de leur passé, déplore, se plaint, pleure et suffoque. Les larmes aux yeux, craignant d'être vu tout autour, je me tourne timidement, beaucoup d'étudiants et de peintres aussi reniflent tous.

J'entends alors quelqu'un, au bout de mon banc, éclater très violemment en sanglots, regardant la scène, je fixe mes yeux vers ce côté-là : ce sont un jeune peintre, portant un vêtement de velours azuré et un béret qui ressemble au capuchon, et une jeune et belle femme d'une tenue misérable, qui couvre son visage avec un mouchoir, ils se donnent le bras, assis côte à côte sur le banc. Un moment, ses épaules charnues tremblent violemment, avec un soupir qui travaille à contenir ses larmes, au fur et à mesure que la comédienne laisse échapper des paroles sincères et tristes, tout à coup, son mouchoir tombant sur ses genoux, elle colle fermement son joli visage contre la poitrine de l'homme. Je le vois chuchoter, à son oreille, quelque chose qui semble la consoler, à voix basse, n'entendant pas, puis il la porte dans ses bras, elle qui essaie de le refuser, pour sortir, parmi les spectateurs, à pas de loup et avec un air confus, bien que le rideau ne se baisse pas encore.

-Voilà un autre Bernier, murmure mon voisin étudiant. Il me semble qu'elle s'évanouit tout en descendant l'escalier. C'est l'amour qui est effrayant. Bientôt le rideau se baisse, et les gens d'alentour se parlent avec « Oh là là ! » Les deux sont toujours absents pour ne pas encore revenir lors du lever du rideau du dénouement, leurs places sont vides même jusqu'à la fin de la pièce. Quelle est la jeune femme ? Serait-elle un modèle, car elle était avec un peintre ? Il me semble qu'elle ne pouvait vraiment pas regarder

le sort du modèle sur la scène, tout en le comprenant vraiment bien.

Moi, je ne pouvais pas oublier pendant longtemps sa physionomie. Les yeux gonflés de larmes, étouffant ses paroles, elle est sortie, portée dans les bras de l'homme, quelle silhouette de dos pitoyable ! Lorsque je me rends au café ou au bal dans le Quartier latin, j'espère en vain la voir aux alentours.

Cette année-là, lors de l'ouverture du Salon, avec quelle passion j'ai marché pour chercher les tableaux qui représentent un buste ou un nu féminin ! À un moment donné, j'ai vu une jeune femme, avec trois ou quatre peintres pauvres, marcher dans une grande galerie, elle qui semble chercher à trouver quelque chose parmi d'innombrables tableaux, comme moi, en disant : « Là-bas ? Ici ? », mais ce n'est pas la femme que je souhaite rencontrer.

Il y a une autre exposition, Salon des indépendants, réunis au nom de la rébellion et de l'indépendance. Un jour, dans sa salle, lorsque de nombreux poètes obscures se rassemblent et récitent leurs œuvres, soudain je trouve, parmi le public, une femme dont la silhouette de dos ressemble bien à la sienne, j'y cours mais c'est aussi une autre femme.

Il n'y a aucun regret plus profond que celui de ne pas voir quelqu'un. Moi, je vais, bientôt, retourner à mon pays de l'Est. Quel jour puis-je revoir la France ? Alors, moi, je ne pourrais jamais la revoir. Oh, le Temps ! la Mort ! et l'Oubli !

Amoureux

Parmi les scènes tristes ou joyeuses de la comédie vivante du monde flottant, dans la ville de Paris que j'observe, lesquelles me frappent presque toutes, surtout ce jeune couple, qui buvait du champagne et qui dansait, au Café américain vers minuit, était inoubliable.

C'est une salle, non pas trop grande : les ornements des murs blancs et des piliers sont peints en or, un beau candélabre est suspendu au plafond, les

rideaux de fenêtres, de velours, sont lourds. Tout autour, les tables, dont les nappes sont toutes blanches, sont installées : des hommes et femmes en tenue de soirée, revenant du théâtre, y boivent du vin, dans un coin de la salle, trois danseuses espagnoles aux cheveux noirs, avec un nègre, à la demande de clients, dansent, comme un fou, un flamenco, tout en piétinant, avec accompagnement de concert par des musiciens qui s'habillent tous en rouge.

Un spectacle de cette danse splendide finit. On est applaudi. Le joueur de violon se met à exécuter une valse, tout en changeant de ton. Ce ton doux, comme ondoyant, semble inviter les clients à quitter volontairement leur table pour danser.

Un *gentleman* aux cheveux blancs s'installe, tout seul, devant un verre. Avant les autres, la danseuse espagnole la plus jeune de celles qui sont toutes jeunes le prend par la main. Après eux, quelques couples commencent à danser. Les hommes sont tous âgés, le visage grave. Dans la journée, ils devraient assumer une lourde responsabilité. Les femmes semblent passer plusieurs années comme le rêve d'une nuit, en faisant leur métier de tels plaisirs et prospérité. Tout à coup, un couple de jeunes, dansant, passent près de ma table, cela m'étonne.

Ils sont jeunes. Ils sont très jeunes. L'homme doit avoir moins de 19 ans. La femme a 16 ou 17 ans ? Maigres, ils ne sont pas trop grands, leur danse a l'air de celle de poupées parmi les personnes âgées, grosses. Mais leur art de la danse et des pas est excellent, beau et adroit.

Je n'ai jamais vu un couple de danseurs plus assorti qu'eux. Leurs corps, qui s'embrassent, semblent être mus par une même âme, toute seule. Les lèvres de la femme, s'approchant de celles de l'homme, comme si elles les touchaient, s'ouvrent comme des pétales, éclos, qui sont sur le point de tomber, à cause de la rapidité de sa respiration qui devient plus grande à mesure qu'elle danse. Ses yeux fermés, qui paraît ne regarder que son bonheur, s'ouvrent parfois tout en ayant le sourire aux lèvres, pour croiser ceux de

l'homme qui la regarde de haut. Ils se rapprochent tellement l'un de l'autre qu'ils ne peuvent se regarder que dans les yeux, qui sont mouillés et brillants, non au beau visage.

Le ton de la valse devient un peu rapide. Bien qu'on chante une mélodie épanouie de joie parmi le son de la flûte traversière et du piano, le trémolo long du violon me communique une tristesse inexprimable, tout en passant de l'aiguë à la basse et de la basse à l'aiguë. En principe, la valse est-elle une musique de bal joyeuse ?

En effet, dans le monde actuel où la concurrence et l'éducation rendent les gens trop pressés et sages, je vois ce beau garçon et cette jeune fille s'embrassant danser, ce qui me plaît pour imaginer leur sort peu sûr.

L'homme, dont les traits sont doux et féminins, serait un riche bourgeois ou le jeune fils d'une ancienne famille. Il serait capable de passer la nuit d'hiver au-dessous de la fenêtre de son amie, et il pourrait pleurer, sans cause, la tête contre les seins de la femme, dans leur conversation de la nuit douce. La femme devrait-elle être une autre Dame aux Camélia, qui s'est prostituée, pour la première fois à 16 ans, peu consciemment, dans le Quartier latin. Elle n'est pas le type de femme qui torture les hommes, parvenue même tout en recourant à l'amour, mais une fleur triste, qui périrait dans le vent et la pluie de l'usage et de l'éducation, simplement. Oh, c'est adorable que Paris enfante un tel peuple romantique, même dans le XX^e siècle qui évoque les chemins de fer, l'industrie, le commerce !

Ah, le beau garçon ! Ah, la jolie fille ! Une longue nuit d'automne va se terminer. Le vent froid qui transperce la peau envahit la nuit. Le violoniste est fatigué. Les danseuses espagnoles sont tombées sur des chaises. Les coupes sont déjà vides. Voulez-vous encore danser ?

Je regarde les silhouettes des deux sortant bientôt dans la rue et disparaissant enfin dans la voiture à cheval. Le poème intitulé « Expérience » d'Henry de Régnier me revient, sur mes lèvres :

J'ai marché derrière eux, écoutant leurs baisers,
Voyant se détacher leurs sveltes silhouettes
Sur un ciel automnal dont les tons apaisés
Avaient le gris perlé de l'aile des mouettes.

Et tandis qu'ils allaient, au fracas de la mer
Heurtant ses flots aux blocs éboulés des falaises,
J'en ai rien senti d'envieux ni d'amer,
Ni regrets, ni frissons, ni fièvres, ni malaises.

Ils allaient promenant leur beau rêve enlacé
Et que réalisait cette idylle éphémère ;
Ils étaient le présent et j'étais le passé,
Et je savais le mot final de la chimère.